

Qui vole un œuf...

Il était à ses trousses. Elle pouvait sentir son souffle sur sa nuque, son odeur de fruit pourri, sa rage et son envie de tuer. Ses sabots claquaient sur le sol de terre sèche, plus près, de plus en plus près. Elysia n'avait qu'une seule chose à faire, un des arts que lui avait enseignés Quoto le sage : courir. Grimper dans un des ficus disséminés sur sa route ? Impensable. Pour peu qu'elle y parvienne sans trébucher, l'Ankotar la rejoindrait en moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire. Ses longs bras poilus lui servaient autant pour grimper et courir que pour agripper ses proies. Les griffes qui terminaient ses doigts étaient aussi longues que des sabres et tout aussi tranchantes. Pour ne pas mourir empalée sur une de ses lames, Elysia courrait à perdre haleine. Elle commençait à regretter son intrépidité et l'idée lui vint qu'elle aurait peut-être dû suivre les conseils de Quoto : « Ne jamais tenter de voler l'œuf d'un Ankotar. Beaucoup s'y sont risqués, personne n'y est parvenu, et plus il y a d'échecs, plus il y a d'inconscients qui rêvent de la gloire et de la richesse que pourrait leur apporter cet œuf. Mais au lieu de cela, c'est la mort qu'il amène. Des légendes racontent qu'il aurait des vertus médicinales extraordinaires, magiques, mais personne n'a jamais pu le prouver.

- Pourquoi cet œuf est-il si dur à prendre ?

- Oh mais ce n'est pas dans l'action de prendre l'œuf que réside le problème, mais plutôt dans celle de s'échapper avec. Vois-tu, il existe un lien unique et très particulier entre la femelle Ankotar et son petit. Même si elle est absente au moment du vol, sois certaine que la mère sait, ou plutôt sent quand un ennemi pose la main sur sa progéniture. A ce moment-là, tu es fichue. Il ne te reste plus qu'à courir. »

Courir, mais jusqu'à quand ? Elle arrivait à tenir l'allure pour le moment, mais cela ne durerait pas éternellement. Déjà, elle sentait ses jambes qui s'alourdissaient à chacune de ses foulées. Elle maudit son intrépidité inconsciente et serra l'œuf un peu plus contre sa poitrine. La coquille lisse laissait passer la chaleur vive du fœtus, et Elysia la sentait à travers sa combinaison en peau de Mithroub. Elle slalomait entre les arbres, ignorant les branches qui la griffaient à son passage. Elle traversa un petit filet de ce liquide maléfique transparent, que certains nommaient « eau ». Essentiel et bénéfique à petites doses quand les indigènes l'ingurgitaient, il se révélait mortel lorsqu'il constituait une grande étendue sans fond qui vous prenait pour ne jamais vous rendre. Son cœur se serra à la pensée de Maerys, son jeune frère qui avait été emporté par les vagues quelques lunes plus tôt. Il lui semblait encore sentir la main de son frère tirant sur sa combinaison, et sa voix d'enfant lui demander : « Tu viens jouer avec moi Elysia ?

- Tu vois bien que je suis occupée Maerys ! Je dois réparer mon arc pour demain matin, Quoto m'emmène chasser le Mithroub.

- Alleeeez !

- Non ! »

Maerys était parti en tapant du pied et en criant «De toute façon avec toi, c'est toujours non ! ». C'était la dernière discussion qu'elle avait eu avec son frère. Le lendemain, après que toute la tribu se soit mobilisée et soit partie à sa recherche, le corps de l'enfant était retrouvé sans vie sur la plage. Le monstre azur est impitoyable, et personne ne peut en venir à bout. Ses bras tuent dans leur étreinte tous les intrépides et les inconscients qui s'y laissent séduire. Elysia, plus que la plupart des membres de sa tribu Kélistaï, en avait une peur bleue. Le seul fait de savoir que ce liquide coulait dans son corps lui donnait des nausées. Elle mit ces mauvaises pensées de côté pour se concentrer sur sa course. Ses pieds chaussés de souples mocassins ne semblaient qu'effleurer le sol. Elle se mouvait avec la grâce et la rapidité d'une biche, mais la biche commençait à se fatiguer, et l'Ankotar se rapprochait irrémédiablement de sa proie. Le chemin devint plus escarpé. Elysia gravit la pente en redoublant d'efforts.

Trois pas, arbre, esquive. Dix pas, branche basse, se courber. Deux pas, petit rocher, saut. Trente pas, vide. Vingt pas, vide. Ankotar derrière, vide devant. Dix pas, vide. Terreur. Cinq pas, vide. Mort. Un pas. Saut. Vide. Eau.

Il y en avait partout. Le liquide tueur la submergeait, tentait de l'attirer vers ses profondeurs noires. Les vagues la ballottaient dans tous les sens, elle ne savait plus par quel côté s'échapper : il n'y avait pas de sortie. Elysia paniquait, agitait son bras libre en vain. Elle persistait à garder l'œuf contre elle, c'était pour lui qu'elle risquait sa vie : s'il sombrait, tout cela n'aurait servi à rien. Mais le monstre sombre était plus fort qu'elle, plus fort que l'Ankotar, plus fort que quiconque. Elle n'en viendrait jamais à bout. Elle allait mourir ! Mourir comme Maerys, comme tous ces enfants, toutes ces femmes, tous ces hommes avalés par cette créature aux crocs plus puissants qu'aucune lame. L'eau tentait de s'insinuer dans son corps par chacun de ses orifices. Si le liquide la pénétrait, elle savait qu'elle n'y survivrait pas. Ne pas ouvrir la bouche. Elle ne se laisserait pas faire. Pour Maerys et tous les autres, elle se battrait.

Elle sentait son cœur ralentir. Elle se calma, s'immobilisa. Puis, doucement, sans précipitation, elle poussa le liquide de son bras pour s'en écarter. Elle s'élevait petit à petit. Elle émergea soudain de l'eau, ses poumons s'emplirent d'air avec avidité. Mais les vagues revenaient à l'attaque, la ramenaient au fond de l'eau encore et encore tandis qu'elle tentait de remonter. Avec rage, elle envoya au monstre azur des coups de pieds et de poing. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle sentit qu'elle n'avait plus assez de force pour continuer. C'est alors qu'elle s'aperçut qu'elle s'était rapprochée de la rive. Elle était tout proche ! Elle puisa dans ses dernières forces et frappa l'eau frénétiquement. Ses membres lui criaient de s'arrêter, de ne plus bouger et de se laisser sombrer. Elle résista, persista dans sa tentative pour se rapprocher de la rive. Mais elle était encore loin, trop loin, et le souffle lui manquait. Ses muscles se relâchèrent, elle coula. Ses pieds touchèrent le sable sous le liquide bleu en quelques secondes mais, à son plus grand étonnement, sa tête demeura à l'air libre. Elle comprit alors qu'elle ne mourrait pas, du moins pas cette fois-ci. Elle

n'avait qu'à marcher jusqu'à la rive, jusqu'à la liberté, jusqu'à la vie. Elle avança, les jambes lourdes, mais le cœur léger. Pas après pas, elle approchait de la berge. Enfin, après un ultime effort, elle s'effondra sur la plage, l'œuf sur le ventre. Après le bleu vint le noir.

Derrière les hauts ficus, le ciel se teintait de nuances de rose. Elysia se redressa sur les coudes. La mer s'était retirée. Les premières vagues clapotaient désormais loin de l'indigène qui n'en croyait pas ses yeux. Elle avait réussi ! Elle avait surmonté sa peur : elle avait vaincu la bête terrifiante, et celle-ci se tenait maintenant à distance. L'œuf, quant à lui, avait roulé au sol. Après s'être relevée, Elysia tenta de le récupérer, mais elle le lâcha en poussant un cri de surprise dès que sa main toucha la coquille : l'œuf était brûlant.

Elle se précipita vers l'eau, y trempa ses mains en feu, non sans avoir examiné les vagues d'un œil circonspect. Elle se sentit immédiatement apaisée. Le monstre pouvait-il se révéler allié ? Ou n'était-ce qu'une feinte pour l'attirer plus profondément dans ses bras ? Elle n'en savait rien. Mais elle ne tenait pas à rester plus longtemps que nécessaire en contact avec ce liquide traître.

Lorsqu'elle retourna sur ses pas, l'œuf n'était plus là où elle l'avait laissé, ou du moins pas dans le même état. Il n'en restait que des morceaux de coquille brisée encore chauds et un étrange liquide visqueux blanchâtre. Sur ses gardes, Elysia chercha du regard le petit Ankotar qui avait dû éclore et s'être éclipsé pendant qu'elle se rinçait les mains. C'est alors qu'une voix dans son dos l'interpella :
- « Elysia ? »

Elle se retourna d'un bloc. Maerys se tenait devant elle, ses cheveux bruns en broussaille retombant sur ses yeux de jade. Il était là, comme si rien ne s'était passé, comme s'il s'était toujours tenu ici, comme si l'eau ne l'avait pas tué. Partout sur son corps luisait le même liquide visqueux qui s'était échappé de l'œuf. Quoto avait donc raison : ce n'était pas un œuf comme les autres.

Pauline Gensel